

En ce qui regarde celle de la mort du poète, il semble ne pas y avoir de doute, d'autant moins que cette date est confirmée par Louis de Veyrières déjà cité.

La date assignée à sa naissance n'est pas aussi sûre, et voici ce qui me fait supposer qu'elle n'est pas exacte. Dans la pièce intitulée *la Vie*, dont j'ai cité plus haut quelques vers — pièce qui ne peut être qu'une autobiographie — le poète dit :

Mais j'ai trente-deux ans accomplis ; à mon âge,  
Il faut songer pourtant à se mettre en ménage.

Or cette pièce fait partie du seul recueil de poésies d'Arvers ; et ce recueil, intitulé *Mes Heures perdues*, fut publié en 1833. De sorte que, en supposant même que cette pièce ait été écrite cette même année, la naissance d'Arvers doit remonter au moins à 1801, puisqu'il avait trente-deux ans au moment de sa publication.

Quoi qu'il en soit, c'est dans ce recueil de poésies fugitives et d'essais dramatiques, précédés d'une préface de Théodore de Banville — ouvrage rarissime, cela va sans dire — que se trouve le fameux sonnet.

On a dit que la femme à laquelle il y est fait allusion était M<sup>me</sup> Ménessier-Nodier ; mais plusieurs prétendent que l'inspiratrice n'était autre que M<sup>me</sup> Victor Hugo, dont Sainte-Beuve, aussi, fut amoureux, mais d'une façon moins discrète.

Ce sonnet, qui a tant fait parler de lui, a longtemps passé pour unique ; les monographistes lui ont presque toujours donné la qualification de *solitaire*, de même qu'au célèbre vers de Lemierre.

Il n'en est rien cependant. Le volume en contient un second qui, bien que n'ayant pas eu l'heureuse fortune de son frère jumeau, ne lui en constitue pas moins un remarquable et digne pendant. Ce deuxième sonnet resta enfoui de longues années dans le recueil de 1833, et n'en sortit qu'en 1862.

Il présente la même délicatesse de sentiment, le même charme rythmique ; de plus ses rimes sont symétriques ; les lettrés méticuleux lui trouveront seuls une petite imperfection de prosodie — une consonnance de la rime du onzième vers avec le premier hémistiche du douzième. Il a pour titre-dédicace : *A mon ami R.*

Le voici :

J'avais toujours rêvé le bonheur en ménage,  
Comme un port où le cœur, trop longtemps agité,  
Vient trouver, à la fin d'un long pèlerinage,  
Un dernier jour de calme et de sérénité ;

Une femme modeste, à peu près de mon âge,  
Et deux petits enfants jouant à son côté ;  
Un cercle peu nombreux d'amis du voisinage ;  
Et de joyeux propos dans les beaux soirs d'été.